

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 299.—SAMEDI, 25 JANVIER 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FAMILLE IMPÉRIALE D'ESPAGNE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JANVIER 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : Nos nouveaux feuillets : Le Régiment et Famille-Sans-Nom.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—1889 : A M. Benjamin Lenthier, par G.-A. Dumont.—Chronique des voyages et de la géographie.—Voyages extraordinaires : Un drame dans les airs (suite), par Jules Verne.—Promenade à travers l'Exposition, par P. Colonnier.—Notes historiques.—Notes et faits, par J.-Alcide Chaussé.—Poésie : A une jeune fille, par Emile Augier.—Nos gravures.—Liste des réclamants de nos primes.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite et fin).

GRAVURES : La famille impériale d'Espagne.—Portraits de l'Archiduc-Léopold-Salvator de Toscan ; La princesse Blanche de Bourbon ; Miss Bissland.—La grippe, cinq dessins, par Henry Somm.—Gravures des feuillets.



L'assemblée législative de la province de Québec vient de décider à l'unanimité que :

Tout père de famille, né ou naturalisé en cette province, qui a douze enfants vivants issus d'un légitime mariage, a droit, suivant son choix, à cent acres de terres publiques, aux conditions d'établissement voulues par la loi des terres.

Cette mesure est excellente et conforme à toutes les idées saines et justes.

Louis XIV, en 1661, avait promulgué un édit qui se rapproche un peu de notre nouvelle loi, mais il est intéressant d'en étudier les termes pour en déduire certaines réflexions qui ont leur valeur :

Louis, etc., Salut. Bien que les mariages soient les sources fécondes d'où dérivent la force et la grandeur des Etats, et que les Lois saintes et profanes aient également concouru pour en honorer la fécondité et la favoriser de leurs grâces ; néanmoins nous avons trouvé que par la licence des temps, ces privilèges étaient anéantis et la dignité des mariages déprimés.

Et mais ! la réputation de ce bon vieux temps, que certaines personnes nous proposent toujours comme modèle, me semble être singulièrement atteinte par ce préambule.

Puis l'édit rappelle que les Romains accordaient certains privilèges aux pères de nombreuses familles et que cet usage existait encore en Bourgogne.

Cependant la loi de Louis XIV fait des distinctions très curieuses, quoique conformes aux idées de l'époque.

Les sujets taillables, c'est-à-dire les français qui n'étaient ni nobles, ni habitants de villes franches, n'étaient exempts que des contributions sur tailles, impositions et autres charges publiques, etc., etc. quand ils étaient pères de douze enfants.

Et nous lisons plus loin :

Et comme la noblesse est l'appui le plus ferme des Couronnes et qu'en la propagation des familles des Gentils-Hommes, consiste la principale puissance de l'Est ; nous avons ordonné par ces mêmes présentes, voulons et nous plaît, que les gentils-hommes et leurs femmes qui auront dix enfants nés en loyal mariage, et qui seront vivants, si ce n'est qu'ils soient décédés portant les armes pour notre service, jouissent de mille livres de pension par an, comme aussi ceux qui auront douze enfants vivants ou décédés comme ci-dessus, jouissent de deux mille livres de pension.

Cette distinction spéciale qui ne concerne que les nobles a lieu de nous paraître étrange, alors que tout honnête homme est pour nous un gentil-homme ; mais on ne raisonnait pas ainsi autrefois.

Quant aux habitants des villes franches du royaume, ils n'avaient droit qu'à la moitié de la pension accordée aux gentilshommes.

Cette excellente intention de Louis XIV ne dura guère cependant car nous voyons que l'édit de 1666 fut révoqué en 1683, et voici les raisons données par le roi-soleil.

Louis, etc., Salut. Nous avons été informés des abus qui se sont introduits dans l'exécution de notre édit du mois de novembre 1666, par lequel nous avons accordé aux pères de famille ayant dix ou douze enfants vivants, l'exemption des tailles, etc., et que contre les dispositions et les termes précis de notre édit, notre cour des Aides conserve les privilèges aux pères de famille qui cessent d'avoir le nombre de dix ou douze enfants, encore qu'il ne soient décédés portant les armes pour notre service ; est d'autant que ces abus trounaient à la foule de nos autres sujets, au soulagement desquels nous ne pouvons pouvoir avec trop d'application, en maintenant l'égalité dans la distribution des charges nécessaires pour soutenir les dépenses auxquelles nous sommes obligés. etc.

Comment trouvez-vous ces mots de soulagement et d'égalité dans la bouche de Louis XIV ?

\* \* Autrefois, si l'on en croit la fable, les coqs trouvaient parfois des perles, aujourd'hui voici qu'un chapon vient d'en déposer une dans le Monde.

Il est vrai que cette perle est fautive ; lisez plutôt :

Il est regrettable de voir le Monde Illustré, la seule publication française du genre au Canada, devenir de moins en moins recommandable, tant sous le rapport de la gravure qui est mal faite que sous le rapport de la littérature qui est insignifiante.

Ceci a paru dans le numéro du 15 courant, et,

quand on est allé trouver les propriétaires et rédacteurs de ce journal, pour savoir quel était l'auteur de cette petite méchanceté, on a répondu que l'on ne savait pas, que cela ne venait certainement pas de la rédaction ordinaire, qu'on ignorait complètement qui avait pu glisser cet entrefilet.

C'est cela, une infamie ou une sottise est commise dans un journal, on la publie, on tâche de faire tort à un confrère, parfois même on attaque d'une manière ignoble le caractère, l'honneur d'un homme et, quand vient le moment des explications, on dit que l'on ne sait comment cela a été publié.

Ah ! c'est un triste métier que font certaines gens, c'est chose pitoyable que de se préparer ainsi des remords, et c'est ce qui explique comment plus tard il faut en arriver, quand la mort approche, à demander pardon des injures lancées, *contre paiement*, pendant une vie mal remplie.

Ce doit être un instant bien dur à passer, que celui où, poursuivi par les cris d'une conscience bourrelée de souvenirs amers, on est contraint de reconnaître des fautes commises froidement, sans honte et sans pudeur, et de dire ou d'écrire à celui que l'on a attaqué d'une manière sauvage, que l'on a eu tort et qu'on lui demande grâce.

Ces faits là se produisent pourtant plus souvent qu'on ne le croit, mais le public l'ignore ; la mauvaise action reste étalée dans un journal, quoique le pardon ait été donné en particulier, et il ne faudrait pas fouiller beaucoup dans la rédaction du Monde pour y trouver un exemple de ce genre.

Il y a quelques jours encore l'ennemi d'un grand journaliste mourant (il ne s'agit pas du Monde cette fois) écrivait à son adversaire en le priant aussi de lui pardonner les mauvaises choses qu'il avait écrites contre lui pendant longtemps ; mais, je le répète cette réparation est insuffisante, elle n'est pas publique, elle n'est pas égale à l'étendue du mal causé et mieux vaut éviter d'abord d'en arriver à ce triste moment d'expiation, en ne cherchant jamais à mordre dans le seul but de faire souffrir.

Certes, ceux qui reconnaissent ainsi leurs fautes, font acte de courage et de chrétien, mais, franchement, s'il nous faut attendre d'être à notre lit de mort, ou que nos insulteurs soient eux-mêmes prêts à rendre compte au Grand Juge des mauvaises actions de leur vie, pour obtenir non pas justice pleine et entière, mais un simple aveu caché, fait dans l'ombre, la chose est bien dure pour l'insulté, et l'attente est parfois bien longue.

\* \* La popularité du MONDE ILLUSTRÉ fait beaucoup d'envieux et ceux-ci ne s'inquiètent pas en réalité de la valeur artistique des gravures, puisqu'ils n'y connaissent rien, ni du genre de littérature publiée, parce que ce sont des fruits secs du journalisme, mais ils ont d'instinct l'horreur du succès auquel ils ne peuvent arriver et de la réputation qui leur refuse toute notoriété.

Lafontaine nous raconte qu'un serpent essaya, lui aussi, de ronger une lime.

Aujourd'hui un anonyme publie sept lignes méchantes pour essayer de nous faire tort dans l'esprit du public.

Pouah ! c'est une sale besogne que vous faites là.

Chez nous, tout se passe autrement, chacun signe ses articles et que la chose soit bonne ou mauvaise, le public peut en juger librement et sait toujours qu'il a affaire à un honnête homme qui ne se cache pas et qui se montre à visage découvert.

Mais les vers de Lamonnaye me consolent :

L'envie est une bonne chose ;  
Elle fait crever l'envieux.

\* \* Cette méchanceté du Monde n'est pas passée du reste, inaperçue, et le lendemain même la Presse contenait les lignes suivantes :

Le Monde d'hier soir publiait un entrefilet libellé comme suit :

" Il est regrettable etc. "

Et ajoutait La Presse :

Nous ne savons au juste à quoi veut en arriver notre confrère, qui semble vouloir prendre le parti de dénigrer tout ce qui touche à l'un des éditeurs de cette publication, à laquelle on apporte tout le soin désirable.

Rien n'est plus regrettable que de voir un journal comme Le Monde se livrer à des critiques de ce genre. Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ peuvent être assurés

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	\$50
2 <sup>me</sup> "	-	-	-	25
3 <sup>me</sup> "	-	-	-	15
4 <sup>me</sup> "	-	-	-	10
5 <sup>me</sup> "	-	-	-	5
6 <sup>me</sup> "	-	-	-	4
7 <sup>me</sup> "	-	-	-	3
8 <sup>me</sup> "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOUVEAUX FEUILLETONS

Nous commencerons, la semaine prochaine, un grand roman nouveau :

## LE REGIMENT

Le prologue se passe en 1859, en France, au moment de la guerre d'Italie, mais l'action militaire du roman commence vers 1883. C'est donc un roman contemporain.

Les principaux personnages, colonels, officiers et soldats français sont mêlés à une action profondément dramatique et touchante dont les péripéties se déroulent tantôt dans les cadres de la vie civile, tantôt au milieu des tableaux animés et pittoresques de la caserne et des grandes manœuvres.

L'auteur dépeint la vie militaire actuelle et montre que, si elle s'est transformée dans ses détails, le dévouement, la grandeur, l'abnégation et le patriotisme de l'armée sont restés les mêmes.

Tout le monde voudra lire LE REGIMENT.

## UN ROMAN DE JULES VERNE

Outre le REGIMENT, le nouveau roman que nous commençons à publier dans notre journal, la semaine prochaine, nos lecteurs auront l'avantage de lire en même temps l'un des derniers romans de Jules Verne

## FAMILLE-SANS-NOM

Comme on le sait, la plupart des scènes de ce roman se déroulent au Canada, lors des événements de 1837-38, ce qui lui donne un regain exceptionnel d'intérêt pour le public canadien.

que la gravure, aussi bien que la littérature de ce journal, ne laissent rien à désirer. L'article publié dans *Le Monde* n'a pu être inspiré que par un sentiment de vindication personnelle ou de malice.

Merci d'avoir pris notre défense, au lendemain de l'attaque, alors que nous l'ignorions encore.

\* \* Les vieux clichés officiels, quelle jolie chose ! Un journal allemand publie ce qui suit : " Le pape a conféré l'ordre *Pro ecclesia et pontifice* au chapelain Dasbach, directeur du *Laudes Teiting*, de Trèves. M. Dasbach, se conformant à l'usage, a demandé à l'empereur l'autorisation de porter la décoration. Le président du gouvernement de Trèves vient d'informer l'intéressé que le souverain " avait daigné lui refuser l'autorisation demandée ".

Cela nous semble idiot à nous, hommes libres du dix-neuvième siècle, mais rappelons nous qu'il n'y a pas encore bien longtemps on lisait dans des journaux français des phrases comme celles-ci :

—Le roi a daigné tirer sur le cerf. . . .

—La reine a daigné sourire. . . .

N'aurions-nous pas aussi le droit de dire que l'empereur d'Allemagne a daigné faire preuve de stupidité ?

*Benjamin Lenthier*

1889

A MONSIEUR BENJAMIN LENTHIER,

Propriétaire du *National*, de Plattsburgh

Adieu, 1889 ! va rejoindre dans le néant toutes les années qui t'ont précédée. Que voulez-vous ? C'est votre destinée, comme à nous, de disparaître un jour. Mais il y a cette différence en notre faveur : c'est que nous disparaissions de ce monde pour aller revivre en un autre que nous, chrétiens, appelons le ciel ; que les anciens païens nommaient Olympe. Notre séjour sur la terre n'est qu'un voyage plus ou moins long pour chacun de nous. L'un vit dix, vingt, trente ou quarante ans et peut-être plus. Quelque soit la longueur de son passage sur la terre, l'homme sait parfaitement qu'il ne vivra pas éternellement. Pas d'illusion sur ce point : l'homme devra rendre à la terre le peu de poussière qu'on lui a dérobée pour le former. Son corps est fait de boue, et il redeviendra tel après sa mort.

Cependant, combien peu songent à cela, même durant le cours d'une longue vie. Ils vivent sans s'inquiéter de l'avenir, comme si le lendemain devait leur appartenir. Le pauvre espère vivre assez longtemps pour voir sa misère faire place à l'aisance. Le riche s'endort sur ses écus et pense toujours se réveiller le jour suivant sur son trésor. L'heureux croit son bonheur sans fin. L'ambitieux rêve sans cesse de nouveaux triomphes, de nouveaux succès. Le méchant amasse crimes sur crimes, comme s'il ne devait jamais rendre compte de sa vie au Juge dont l'œil est ouvert sur l'univers entier. Oh ! pauvres aveugles, vous ne voyez donc pas le gouffre qui s'élargit sans cesse à vos pieds et qui un jour vous engloutira, avec vos espérances, vos ambitions, votre argent, votre bonheur ?

Si l'homme avait toujours présent à la pensée le but suprême de la vie humaine, combien de choses dont la société a raison de se plaindre seraient évitées ! Combien de crimes qui ont ensanglanté la terre n'auraient jamais été commis ! Mais, malheureusement, comme je viens de le dire, nous nous faisons trop d'illusions sur le terme de notre existence. Nous vivons pour le présent, non pour l'avenir. En parlant de l'avenir, je ne veux point parler des jours que nous devons passer sur cette terre. Ils sont trop courts ceux-là pour qu'ils vailent la peine d'en parler. Mais c'est de l'avenir au delà du tombeau dont je veux vous entretenir. Avenir qui rendra justice aux opprimés et punira les oppresseurs. Avenir qui élèvera sur des trônes les humbles de la terre en même temps que les vaniteux et les orgueilleux seront humiliés.

Avenir qui brisera toute chaîne et rendra à l'homme sa liberté primitive. Avenir qui mettra tous les hommes égaux, en faisant disparaître les inégalités de condition, de rang et de fortune. Avenir qui permettra à tous de voir Dieu, seul être suprême, maître des cieux, de la terre et des éléments ; créateur de tout ce qui existe. Enfin, avenir éternel qui récompensera chacun suivant ses œuvres.

La vie est un long sommeil où l'homme rêve sans cesse, sommeil qui ne prend fin qu'à l'approche de la mort. Vraiment, cet homme avait bien raison qui disait à sa dernière heure : Je m'éveille. Dormez bien, vous, criminels, qui faites chaque jour une nouvelle moisson de crimes. Dormez bien, vous, traîtres à la patrie, qui méprisez les intérêts sacrés du pays pour mieux servir l'étranger. Dormez bien, vous, avares, qui thésaurisez toujours et toujours. Dormez bien, vous, égoïstes, qui ne pensez qu'à vous-mêmes, sans vous occuper de celui qui souffre et meurt à la porte de votre maison. Oh ! oui, dormez bien, vous tous qui ne remplissez pas dans la société le rôle qui vous avait été désigné ; dormez bien, car le réveil sera terrible.

Voilà les pensées auxquelles je livre mon esprit, lorsque le cadran de l'horloge m'annonce le commencement d'une nouvelle révolution de jours. Quand tous sont à la joie, moi, homme du peuple, perdu dans la foule, je suis triste. Je ne puis jamais voir apparaître une année, sans jeter un regard sur celle qui vient de finir. Et chaque fois que je fais cette revue rétrospective, je me convaincs de ceci : c'est que toute année que Dieu donne à la terre apporte avec elle son cortège de malheurs et de tristesses. Ici, ce sont des peuples qui s'entregorgent dans des guerres fratricides. Là, ce sont les eaux d'un fleuve qui engloutissent des villes entières. Plus loin, c'est un cratère qui jette ses torrents de feu sur les malheureuses cités qui l'entourent. Plus loin encore, c'est la terre elle-même qui tremble sur sa base et s'entr'ouvre pour y engloutir tous les êtres vivants à sa surface. D'un autre côté, c'est un cyclone qui, dans ses tourbillons destructeurs balaye les villes qu'il rencontre sur son passage.—Voilà le bilan de chaque année.

Et chacun de nous, n'a-t-il pas eu à souffrir dans le cours des années écoulées ? n'avons-nous pas encore à souffrir dans celles qui nous restent à passer sur cette terre ? A cette question, je vois votre figure s'assombrir. Oh ! oui, vous avez souffert, vous qui me lisez. Le malheur ne vous a pas plus respectés que les autres. Il a frappé votre toit, votre famille, votre fortune. Moi, qui aujourd'hui, viens vous parler, j'ai connu la vie sous ses divers aspects, quoique je sois jeune encore. Je suis né dans l'aisance ; un jour vint cependant où la pauvreté fit place à la fortune au foyer domestique. J'avais un père digne d'être aimé et respecté par l'élévation de son caractère et ses qualités civiques, la mort l'a frappé au moment où j'essayais mes premiers pas dans la vie. De tout ce qui m'était cher : il ne me resta qu'un être doublement attaché à mon cœur, et auquel je dois tout ce que je suis ; être que Lamartine a divinisé de son burin magique. Je n'ai pas besoin de le nommer, vous le devinez, c'est ma mère. Comme elle a dû souffrir, cette femme admirable, lorsqu'elle vit toutes les infortunes fondre sur elle ! Mais calme et forte dans la douleur, elle cacha au fond de son cœur les tourments de son âme. Tout son amour se reporta sur ses enfants qui, en face du malheur qui venait de s'abattre sur eux, firent preuve d'un plus grand amour et d'un dévouement plus sublime, pour adoucir le choc terrible qui venait de frapper leur auguste mère. Vingt années se passèrent ainsi : la mère se dévouant pour ses fils ; les fils se dévouant pour leur mère. Mais une année est venue où les pauvres orphelins virent disparaître le dernier vestige de leur bonheur. Cette mère qu'ils aimaient d'un amour tendre et profond, les laissa un jour pour aller rejoindre l'époux trop tôt touché par la mort. Oh ! mon âme, que tu as souffert en ce jour ! . . . Et maintenant, de même que Priam pleurant sur les ruines de Troie, je regarde le passé et je sens des larmes couler de mes yeux.

J'assiste aujourd'hui à la naissance de 1890, qui me dit si j'en verrai la fin ? Qu'est-ce que la force, la jeunesse, la santé devant la mort ? La mort ne

frappe-t-elle que les vieillards ? Oh ! non, tous sont sujets à ses coups. Jeunes ou vieux, grands ou petits, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, sont moissonnés par elle. Elle arrache l'enfant au sein de sa mère ; tue la mère elle-même ; trappe le père. En quelques heures, elle jette la désolation dans une famille où le bonheur semblait devoir exister longtemps encore.

Mais, arrêtons-nous ici. En commençant cet article, je n'avais eu qu'un but : faire mes adieux à 1889, de même qu'on les fait à une amie qui nous laisse pour ne plus revenir. Amie qui nous a laissés quelquefois des souvenirs tristes ou agréables, bons ou mauvais. Encore une fois, je répète ce que j'ai dit d'abord : 1889, adieu ! adieu ! Et toi, 1890, qui arrive maintenant pour remplir ton rôle en ce monde, je salue ton aurore tout en te tendant la main. Je ne te demande pas ce que tu apportes ; ce serait inutile : le secret est ta vie. D'ailleurs, je n'en ai nullement souci. Car je sais que, de même que tes devancières, tu apportes avec toi : aux uns, la tristesse, la misère, la famine, la guerre, la mort ; aux autres, le bonheur, la richesse, la paix, la vie.

Janvier 1890.

*G. Dumont*

## Chronique des voyages et de la géographie

MISSIONNAIRES.— Neuf nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères, sont partis de Paris, le 11 décembre 1889, pour les missions de l'Extrême-Orient.

\* \*

UN NOUVEAU CANAL MARITIME.—Les journaux anglais annoncent qu'une société financière se propose de relier les côtes orientales et occidentales de l'Écosse par un canal maritime. Ce canal partirait du golfe de Forth et irait rejoindre le golfe de la Clyde en passant par Glasgow

\* \*

LA LÈPRE A SAN-FRANCISCO.—On s'inquiète fort, aux États-Unis, de l'apparition de la lèpre à San-Francisco. Il paraît, en effet, qu'une femme chinoise vient de mourir de la lèpre dans le lazaret du comté, et qu'on compte plus de dix personnes atteintes de la terrible maladie. On croit que la lèpre a été apportée des îles Hanvai et de Chine.

\* \*

CHINE.—Le cabinet de Pékin prépare des représailles contre la loi qui interdit l'immigration des Chinois aux États-Unis. L'empereur et son conseil privé délibèrent sur un mémoire du censeur Su, qui propose l'expulsion de tous les Américains employés par le gouvernement impérial. Il serait question de mesures plus générales encore et visant tous les négociants américains établis dans les ports à traités.

\* \*

OBOCK.—M. Lagarde, gouverneur d'Obock, vient d'obtenir du sultan de Tadjaurah la signature d'un traité portant la suppression de l'esclavage dans tout le territoire où s'étend son action. Tadjaurah est le point terminus de l'une des routes qui, de l'intérieur, aboutissent à la côte et que fréquentent les caravanes qui vont s'approvisionner d'esclaves dans les pays gallas. Le traité conclu par M. Lagarde a donc un grand intérêt au moment où la conférence de Bruxelles se préoccupe des moyens de réprimer la traite en Afrique.

\* \*

DEUX ESCLAVES TORTURÉS.—Les journaux de Singapour signalent des actes d'atrocité inouis que commettent les marchands d'esclaves, établis dans l'île de Lombok (entre Java et Sumbaya), se trouvant sous le protectorat hollandais, et notamment un de ces marchands arabes Sazid-Abdullah. Voici un de ses derniers exploits : Quatre jeunes esclaves, deux hommes et deux femmes, réussirent à s'échapper de l'île de Lombok, mais ils furent malheureusement repris et on les conduisit, enchaînés, devant leur seigneur et maître. Celui-ci les fit enfermer dans sa propre maison, et là ils furent soumis à des tortures quotidiennes. Deux Américains, pris de pitié, offrirent à Abdullah des sommes assez importantes pour le rachat des quatre esclaves ; mais le marchand refusa, en disant qu'il avait condamné ses esclaves et qu'ils devaient périr. Après plusieurs jours de tortures, les deux jeunes gens furent amenés sur le rivage, où on les flagella impitoyablement encore une fois, après quoi on les mit à mort en portant à chacun un coup d'épée au cœur et un au ventre. Quant aux deux femmes, l'une reçut des coups de rotin jusqu'à ce qu'elle se fût évanouie, et on la pendit ensuite à un arbre, la tête en bas. L'autre eut les oreilles coupées et le nez écrasé avec des pinces ; on appliqua sur ses blessures un mélange de jus de citron, poivre et tamarin ; elle expira dans d'horribles souffrances.



J'ai la grippe.



T'as la grippe



Il a ou elle a la grippe



Nous avons la grippe



Vous avez la grippe

LA GRIPPE, PAR HENRY SOMM



Ils ont ou elles ont la grippe



L'ARCHIDUC-LEOPOLD-SALVATOR DE TOSCAN



LA PRINCESSE BLANCHE DE BOURBON

## VOYAGES EXTRAORDINAIRES

## Un drame dans les airs

(Suite)

Et en effet, le général Jourdan proclama hautement les secours qu'il avait retirés des observations aéronautiques. Eh bien ! malgré les services rendus à cette occasion et pendant la campagne de Belgique, l'année qui avait vu commencer la carrière militaire des ballons la vit aussi terminer ! Et l'Ecole de Meudon, fondée par le gouvernement, fut fermée par Bonaparte à son retour d'Egypte ! Et cependant, qu'attendre de l'enfant qui vient de naître ? avait dit Franklin. L'enfant était né viable, il ne fallait pas l'étouffer.

L'inconnu courbant son front sur ses mains, se prit à réfléchir quelques instants.

Puis, sans relever la tête, il me dit :

—Malgré ma défense, monsieur, vous avez ouvert la soupape ?

Je lâchai la corde.

—Heureusement, reprit-il, nous avons encore trois cents livres de lest !

—Quels sont vos projets ? dis-je alors.

—Vous n'avez jamais traversé les mers ? me demanda-t-il.

Je me sentis pâlir.

—Il est fâcheux, ajouta-t-il, que nous soyons poussés vers la mer Adriatique ! Ce n'est qu'un ruisseau ! Mais, plus haut, nous trouverons peut-être d'autres courants ?

Et, sans me regarder, il délésta le ballon de quelques sacs de sable. Puis, d'une voix menaçante :

—Je vous ai laissé ouvrir la soupape, dit-il, parce que la dilatation du gaz menaçait de crever le ballon ! Mais n'y re venez pas !

Et il reprit en ces termes :

—Vous connaissez la traversée de Douvres à Calais faite par Blanchard et Jefferies ! C'est magnifique ! Le 7 janvier 1785, par un vent de nord-ouest, leur ballon fut gonflé de gaz sur la côte de Douvres. Une erreur d'équilibre, à peine furent-ils enlevés, les força à jeter leur lest pour ne pas retomber, et ils n'en gardèrent que trentelivres. C'était trop peu, car le vent ne fraîchissant pas, ils n'avançaient que fort lentement vers les côtes de France. De plus, la perméabilité du tissu faisait peu à peu dégonfler l'aérostat, et au bout d'une heure et demie les voyageurs s'aperçurent qu'ils descendaient.

—Que faire ? dit Jefferies.

—Nous ne sommes qu'aux trois quarts du chemin, répondit Blanchard, et peu élevés ! En montant, nous rencontrerons peut-être des vents plus favorables.

—Jetons le reste du sable !

Le ballon reprit un peu de force ascensionnelle, mais il ne retarda pas à redescendre. Vers la moitié du voyage, les aéronautes se débarrassèrent de livres et d'outils. Un quart d'heure après, Blanchard dit à Jefferies :

—Le baromètre ?

—Il monte ! Nous sommes perdus, et cependant voilà les côtes de France !

Un grand bruit se fit entendre.

—Le ballon est déchiré ? dit Jefferies.

—Non ! la perte du gaz a dégonflé la partie inférieure du ballon ! Mais nous descendons toujours ! Nous sommes perdus ! En bas toutes les choses inutiles !

Les provisions de bouche, les rames et le gouvernail furent jetés à la mer. Les aéronautes n'étaient plus qu'à 100 mètres de hauteur.

—Nous remontons, dit le docteur.

—Non, c'est l'élan causé par la diminution du poids ! Et pas un navire en vue, pas une barque, à l'horizon ! A la mer nos vêtements !

Les malheureux se dépouillèrent, mais le ballon descendait toujours !

—Blanchard, dit Jefferies, vous deviez faire seul ce voyage ; vous avez consenti à me prendre ; je me dévouerai ! Je vais me jeter à l'eau, et le ballon dévolagé remontera !

—Non, non ! c'est affreux !

Le ballon se dégonflait de plus en plus, et sa concavité, faisant parachute, resserrait le gaz contre les parois et en augmentait la fuite !

—Adieu, mon ami ! dit le docteur. Dieu vous

au-dessous de la nacelle. Tout cela était effrayant !

—Descendons ! m'écriai-je.

—Descendre, quand le soleil est là, qui nous attend ! En bas les sacs !

Et le ballon fut délesté de plus de cinquante livres !

A trois mille cinq cents mètres, nous demeurâmes stationnaires. L'inconnu parlait sans cesse. J'étais dans une prostration complète, tandis qu'il semblait, lui, vivre en son élément.

—Avec un bon vent, nous irions loin ! s'écria-t-il. Dans les Antilles, il y a des courants d'air qui font cent lieues à l'heure ! Lors du couronnement de Napoléon, Garnerin lança un ballon illuminé de verres de couleur, à onze heures du soir. Le vent soufflait du nord-ouest. Le lendemain au point du jour, les habitants de Rome saluaient son passage au-dessus du dôme de Saint-Pierre ! Nous irons plus loin... et plus haut !

J'entendais à peine ! Tout bourdonnait autour de moi ! Une trouée se fit dans les nuages.

—Voyez cette ville, dit l'inconnu ! C'est Spire !

Je me penchai en dehors de la nacelle, et j'aperçus un petit entassement noirâtre. C'était Spire. Le Rhin, si large, ressemblait à un ruban déroulé. Au-dessus de notre tête, le ciel était d'un azur foncé. Les oiseaux nous avaient abandonnés depuis longtemps, car dans cet air rarifié leur vol eût été impossible. Nous étions seuls dans l'espace, et moi en présence de l'inconnu !

—Il est inutile que vous sachiez où je vous mène, dit-il alors, et il lança la boussole dans les nuages. Ah ! c'est une belle chose qu'une chute ! Vous savez que l'on compte peu de victimes de l'aérostation depuis que Pilâtre des Rosiers partit avec Romain, de Boulogne, le 13 juin 1785. A son ballon à gaz il avait suspendu une montgolfière à air chaud, afin de s'affranchir, sans doute, de la nécessité de perdre du gaz ou de jeter du lest. C'était mettre un réchaud sous un tonneau de poudre ! Les imprudents arrivèrent à quatre cents mètres et furent pris par les vents opposés, qui les rejetèrent en pleine mer. Pour descendre, Pilâtre voulut ouvrir la soupape de l'aérostat, mais la corde de cette soupape se trouva engagée dans le ballon et le déchira tellement qu'il se vida en un instant. Il tomba sur la montgolfière, la fit tourner et entraîna les infortunés, qui se brisèrent en quelques secondes.

Je ne pus répondre que ces mots :

—Par pitié ! descendons !

Les nuages nous pressaient de toutes parts, et d'effroyables détonations, qui se répercutaient dans la cavité de l'aérostat, se croisaient autour de nous.

—Vous m'impatientez ! s'écria l'inconnu, et vous ne saurez plus si nous montons ou si nous descendons !

Et le baromètre alla rejoindre la boussole avec quelques sacs de terre. Nous devions être à seize mille pieds de hauteur. Quelques glaçons s'attachaient déjà aux parois de la nacelle, et une sorte de neige fine me pénétrait jusqu'aux os. Et cependant un effroyable orage éclatait sous nos pieds, mais nous étions plus haut que lui.

—N'ayez pas peur, me dit l'inconnu. Il n'y a que les imprudents qui deviennent des victimes. Olivari, qui périt à Orléans, s'enlevait dans une montgolfière en papier ; sa nacelle, suspendue au-dessous du réchaud et lestée de matières combustibles, devint la proie des flammes ; Olivari tomba



Le ballon se dégonflait de plus en plus. —Page 309, col. 2

conserve !

Il allait s'élançer, quand Blanchard le retint.

—Il nous reste une ressource, dit-il. Nous pouvons couper les cordages qui retiennent la nacelle et nous accrocher au filet ! Peut-être le ballon se relèvera-t-il. Tenons-nous prêts ! Mais... le baromètre descend ! Nous remontons ! le vent fraîchit ! Nous sommes sauvés !

Les voyageurs aperçoivent Calais ! Leur joie tient du délire ! Quelques instants plus tard, ils s'abattaient dans la forêt de Guines.

Je ne doute pas, ajouta l'inconnu, qu'en pareille circonstance, vous ne prissiez exemple sur le Dr Jefferies !

Les nuages se déroulaient sous nos yeux en masses éblouissantes. Le ballon jetait de grandes ombres sur cet entassement de nuées et s'enveloppait comme d'une auréole. Le tonnerre mugissait

et se tua ! Mosment s'enlevait à Lille, sur un plateau léger ; une oscillation lui fit perdre l'équilibre ; Mosment tomba et se tua ! Bittorf, Manheim, vit son ballon de papier s'enflammer dans les airs ; Bittorf tomba et se tua ! Harris s'éleva dans un ballon mal construit, dont la soupape trop grande ne put se refermer ; Harris tomba et se tua ! Sadler, privé de lest par son long séjour dans l'air, fut entraîné sur la ville de Boston et heurté contre les cheminées ; Sadler tomba et se tua ! Coking descendit avec un parachute convexe qu'il prétendait perfectionné ; Coking tomba et se tua ! Eh bien, je les aime, ces victimes de leur imprudence, et je mourrai comme elles ! Plus haut ! Plus haut !

JULES VERNE.

(La fin au prochain numéro)

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

« A quoi bon une Exposition Universelle, c'est à dire une œuvre de paix, alors que l'Europe n'est qu'un vaste camp armé, alors que la moindre étincelle peut mettre le feu aux quatre coins du continent, alors enfin que nous nous débattons contre des difficultés intérieures sans cesse renaissantes ! »

Telles étaient les lignes que publiait, il y a trois ans à peine, un journal, et telles étaient, il faut bien le dire, les craintes de beaucoup au sujet de la grande œuvre, alors en projet.

Mais aujourd'hui, cette œuvre est accomplie, l'Exposition est close. Elle apparaît à tous comme la manifestation la plus brillante du génie français, elle a dépassé les espérances les plus enthousiastes, et dans le monde entier ce n'a été qu'un cri d'admiration. Aussi, est-ce maintenant à nous, chers lecteurs, à nous qui de loin avons porté nos pas à travers les merveilles du Champ-de-Mars et qui en avons admiré les prodiges dans des promenades bien incomplètes, hélas ! et bien rapides, c'est à nous, dis-je, de réfléchir un peu et de nous rendre compte de ce qu'à en effet gagné la France à sa colossale Exposition. Permettez-moi donc aujourd'hui, avant de clore cette série de causeries, de vous démontrer par quelques chiffres les intérêts énormes qui ont été mis en jeu par ce grand événement.

Que le mot chiffres ne vous effraie pas : ce n'est point une froide statistique que je me propose de mettre aujourd'hui devant vos yeux, c'est simplement quelques calculs intéressants, curieux, amusants même, et dont quelques-uns paraîtraient incroyables, si les vraies statistiques officielles n'étaient là, en arrière, pour les attester.

Et d'abord, aimeriez-vous savoir combien les étrangers ont apporté avec eux d'or en France pour s'amuser ? Eh bien ! pour vous en faire une idée, les Américains à eux seuls estiment qu'ils ont transporté en France plus de *trois cent cinquante millions en or*. Vous conviendrez avec moi que voilà au moins des gens qui entendaient mener là-bas joyeuse vie. Je ne vous parlerai pas des autres peuples, la liste en serait par trop longue pour les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la Banque de France, après la clôture de l'Exposition, s'est trouvée avoir encaissé pendant les six mois qu'a duré cette dernière, une légère somme de *deux cent soixante-quinze millions en or* !

Voici maintenant dans quelles proportions les différents peuples du monde se sont portés vers Paris pendant les grandes fêtes :

Belges 225,400, Anglais 380,000, Allemands 160,000, Suisses 52,000, Espagnols 56,000, Italiens 38,000, Grecs, Romain, Turcs 5,000, Autrichiens 32,000, Russes 7,000, Suédois et Norvégiens 2,500, Portugais 3,500, Asiatiques 8,250, diverses nations de l'Afrique 12,000, Américains du Nord 90,000, Américains du Sud 25,000, Java, Océanie 3,000, etc., etc.

Quoique il ait été convenu d'avance que les rois ne paraîtraient pas dans les palais de l'Exposition, on y a compté néanmoins la présence de plus de 60 princes étrangers, parents de monarches actuellement régnants ; dans la liste que j'ai sous les yeux, je remarque le prince de Galles, et lord Dufferin.

Si nous examinons les comptes des compagnies

de chemin de fer, nous trouvons que l'une d'elles pendant les six mois d'Exposition a un excédent de dix millions sur les autres années. Une autre, la Compagnie du Nord trouve dans ses registres qu'elle a, à elle seule, transporté dans le même temps 1,125,000 personnes.

Savez-vous quel est dans le monde entier le chemin de fer qui a transporté le plus de voyageurs en six mois ?

Chose curieuse ! C'est lui-même le plus petit chemin de fer du monde ! en effet c'est le Decauville ou petit train à voie et matériel portatifs, qui faisait le tour de l'Exposition. Il a à lui seul transporté 6,342,670 voyageurs. Et si l'on additionne le nombre de fois qu'il a accompli son voyage, on trouve que la courageuse petite locomotive, avec ses solides petits chars, ont fait plus de chemin qu'il n'en faut pour évaluer deux fois et demie le tour de la terre !

Les places dans ce petit chemin de fer coûtaient cinq et dix cents ; la compagnie a donc ramassé plus d'un million et demi !

Les patrons exigeaient des cochers de place une somme variant de *trois à cinq piastres* par jour, ce qui vous fera supposer que ces braves gens devaient faire de rondes journées ! l'un d'eux a avoué que le jour de la fermeture de l'Exposition, il avait fait trente-trois courses à huit voyageurs payant un franc ou vingt cents chaque, cela fait environ cinquante trois piastres pour sa peine du jour !

Pendant ces jours heureux, Paris se trouvait la ville la plus peuplée de l'univers, puisqu'elle renfermait dans ses murs plus de *sept millions* d'habitants. Eh bien, vous êtes vous jamais figuré ce qu'il en a fallu de victuailles de toute sorte pour nourrir cette colossale quantité de personnes, ces millions d'estomacs criant chaque jour la faim !

Et quelle faim, mes amis ! Je suis persuadé que tous ces gens là, après une promenade de six heures à travers le Champ-de-Mars, debout, assis, dans les chemins de fer, dans les voitures, dans les fauteuils roulants, dans les chaises chinoises, regardant, s'extasiant d'admiration, ici et là, courant d'un objet à l'autre, s'égarant vingt fois pour se retrouver ensuite et se repêrer encore deux fois autant, je suis persuadé, dis-je, que ces gens-là devaient avoir un appétit démesuré et, par conséquent un estomac d'une prodigieuse capacité !

Vous pourrez en juger vous même par les chiffres suivants :

Chaque jour qu'amena la Providence pendant toute la durée de la grande fête, Paris a absorbé :

1o....	920,500....	livres de viande
2o....	450,000....	livres de volailles
3o....	625,272....	œufs
4o....	200,000....	livres de fruits
5o....	2,400,000....	livres de légumes
6o....	40,000....	livres de charcuterie
7o....	160,000....	livres de beurre
8o....	470,000....	livres de graisses diverses
9o....	100,000....	livres de fromages

Voici maintenant pour les poissons, toujours quotidiennement : 40.000 livres de poissons d'eau douce ; 275,000 livres de marée ; et 412,532 douzaines d'huîtres ! ! !

Quels chiffres ! On n'y croirait pas si les registres des Halles de Paris et des Octrois n'étaient là, tenus rigoureusement, pour affirmer la chose ! Et je n'ai pas parlé du pain dont la consommation s'est élevée à 400,000,000 de livres ! *près de 23 fois le poids de la tour Eiffel ! ! !*

Et les liquides maintenant : car si les pauvres mortels ont la mauvaise habitude de manger, ils ont encore celle de boire qui est peut-être pire, voilà pourquoi en 6 mois, Paris a absorbé 119,565,400 bouteilles de vin, 3,998,300 bouteilles de liqueurs, et 14,081,200 bouteilles de bière ! ! !

Un grand hôtel Parisien a fait plus de deux millions en six mois. Le "Restaurant Duval" a déclaré publiquement avoir servi en *un jour* de la fin de l'Exposition : 20,089 repas !

La tour Eiffel qui avait coûté sept millions a été payée "du haut en bas".

Passons maintenant aux "entrées" dans les Palais de l'Exposition, c'est là, surtout que se révèle l'affluence énorme qui se pressait alors sur le Champ-de-Mars. Le chiffre des tickets ou billets d'entrée représente, sans compter les entrées gratuites, exposants, abonnés, gens de service, etc., *28 millions d'entrées* à l'Exposition de 1889, alors

qu'aux deux grandes Expositions précédentes de 1867 et de 1878, le nombre des tickets perçus avait été de :

En 1867.....	8,407,209
En 1878.....	12,623,847

En 1889, la moyenne journalière des visiteurs qui sont entrés dans l'Exposition a été de 137,289.

Sur les 186 jours d'ouverture, les entrées se répartissent ainsi :

8 jours jusqu'à.....	50,000
41 jours de....	50,000 à 100,000
86 —	100,000
19 —	150,000
19 —	200,000
5 —	250,000
6 —	300,000
2 —	350,000
	400,000

C'est le 10 mai 1889, un vendredi, que les entrées ont été le moins nombreuses, soit : 36,922. Les chiffres les plus élevés ont été atteints le dimanche 3 octobre, soit : 387,877, et le jour de la clôture de l'Exposition, 373,000 entrées payantes, et 15,000 non payantes, soit au total : 388,000 entrées.

Enfin, après cette statistique des visiteurs, vous aimerez aussi à connaître celles des exposants et des récompensés.

Dans le tableau suivant, j'ai indiqué l'incessante progression des exposants et des récompenses depuis l'an X (1802), date de la première grande exposition.

Voici quelle a été l'incessante progression depuis le commencement du siècle :

An X (1802)	Exposants.	Récompenses.
1806.....	549	254
1806.....	1,422	610
1823.....	1,642	1,091
1827.....	1,695	1,254
1834.....	2,247	1,785
1839.....	3,281	2,305
1844.....	3,960	3,253
1849.....	4,532	3,741
1855.....	23,954	11,033
1867.....	50,226	19,776
1878.....	55,000	29,000
1889.....	60,000	33,139

Les 33,139 récompenses accordées, en 1889, se répartissent ainsi :

Grands prix.....	903
Médailles d'or.....	5,153
Médailles d'argent.....	9,690
Médailles de bronze.....	9,323
Mentions honorables.....	8,070

Et malgré tout cela, que de mécontents incontentables !

J. Cornier

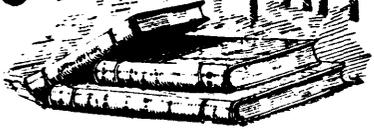
## NOTES HISTORIQUES

Le DIE ZEIT fait son apparition en novembre 1889. C'est un journal allemand pour les juifs.

M. STROUD, ancien échevin du quartier Ouest, est mort le 2 janvier 1890, d'un rhume contracté dans un voyage à New-York, fait quelque temps avant sa mort. Il était né à Londres et vint au Canada en 1855. Il était pauvre, mais il acquit de la fortune grâce à son énergie. Il fut longtemps échevin et ne fut défait que par M. Richard White. C'est le seul échevin anglais qui a voté en faveur de la motion, lorsqu'elle fut proposée au conseil de ville.

L'hon. CHARLES CORMIER, qui vient d'être nommé conseiller législatif, (novembre 1889) en remplacement de M. E. L. Pacaud, décédé, est né à Montréal, le 26 avril 1844. Son père, l'honorable Chs. Cormier, a représenté la division de Kennébec au sénat. Le jeune Cormier a fait ses études au collège Ste-Marie, Montréal, et après son cours il passa un an au collège de Kingston pour apprendre l'anglais. Il entra ensuite au service de son père, à Plessis, et en 1870, il devint chef de la maison. A cette époque, il épousa Mlle Aglaé, fille de M. O. E. Larochelle, de la Rivière-du-Loup (en bas). M. Cormier a rempli toutes les charges importantes à Plessisville, qui lui doit beaucoup.

## NOTES &amp; FAITS



**Or et argent.**—Un million de piastres en pièces d'or pèse 3,685 livres. Un million en pièce d'argent pèse 58,929. Une tonne d'or vaut \$602,799.21, et une tonne d'argent \$37,704.84.

**Autour du Monde en 72 jours.**—Nous présentons aujourd'hui aux lecteurs du *Monde Illustré* le portrait de Miss Elizabeth Bisland, du journal *Cosmopolitan*, de New-York. Tous nos lecteurs ont lu les détails du voyage autour du monde que Miss Nellie Bly est en train de faire en soixante-quinze jours.

Miss Bisland, est partie de New-York le même jour que Miss Bly, la correspondante du *New-York World*, et au lieu de faire son voyage en allant vers l'Est, comme tous ceux qui l'ont précédé, elle est partie en allant à l'Ouest.



MISS BISLAND

Miss Bisland est une femme aux manières charmantes, et, comme nos lecteurs peuvent le voir, elle est très jolie ; elle appartient à une ancienne famille de la Nouvelle-Orléans. Venue à New-York il y a quatre ans, elle entra très jeune dans la carrière du journalisme. Son premier article parut dans le *Times Democrat*, et elle devint bientôt l'une des meilleures femmes-journalistes de la métropole. Elle contribua dans différents journaux, mais depuis un an elle est attachée à la rédaction du *Cosmopolitan*. Dans cette revue, en date de janvier 1890, il y a un article de Miss Bisland intitulé : *World's Beauties*, parmi lesquelles ses amis veulent que l'auteur y soit admise comme étant une beauté créole.

Le premier voyage autour du monde par une femme fut fait en 1766-69, par un des membres de l'expédition Bougainville. Ce voyage dura deux ans et quatre mois. Sous le nom de Baré et déguisée en homme, cette femme prit passage sur le bateau *L'Etoile*, elle s'engagea comme serviteur pour Philibert de Commerçon, botaniste, personne ne devina son sexe que lorsqu'elle arriva à Tahiti ; les sauvages s'aperçurent du déguisement et s'écrièrent en leur langue : "c'est une femme." Bougainville obtint d'elle une entière confession. Elle lui dit qu'étant orpheline et qu'ayant déjà servi sous le déguisement qu'elle avait pris, elle eut l'idée de faire le tour du monde et on ajoute qu'elle ne donna jamais son vrai nom. Après son voyage, elle se maria à un soldat et c'est ainsi qu'elle disparut de l'histoire. J. ALCIDE CHAUSSÉ.

## A UNE JEUNE FILLE

Pauvre enfant, qui voulez combattre la nature,  
Qui doutez de l'amour et repoussez sa loi,  
Qu'avez-vous donc souffert, et par quelle blessure  
Ce cœur de dix-huit ans a-t-il perdu la foi !

La fleur d'avril est-elle à tout jamais fanée  
Pour avoir frissonné sous un souffle du nord ?  
La coupe de vos jours est-elle empoisonnée  
Par un pleur de vos yeux qui coula sur le bord ?

Moi qui suis déjà vieux dans les choses humaines,  
Dont le cœur a saigné plus souvent qu'à son tour,  
Je ne regrette pas le sang pur dont mes veines  
Ont rougi les buissons où je cherchais l'amour.

Car ce que m'ont appris la ronce et les épines  
C'est qu'il n'est rien de bon au monde que d'aimer,  
Que même les douleurs de l'amour sont divines  
Et qu'il vaut mieux briser son cœur que le fermer.

EMILE AUGIER,

## NOS GRAVURES

## LA FAMILLE IMPÉRIALE D'ESPAGNE

Comme l'attention publique est en ce moment dirigé sur le jeune roi d'Espagne, qui est atteint de la grippe, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant les portraits de la famille impériale.

Le jeune roi Alphonse XIII, a été plusieurs jours entre la vie et la mort, et quoiqu'il ne soit âgé que de trois ans et quelques mois, sa perte aurait peut-être été pour son pays une cause d'incalculables calamités. L'état politique actuel de l'Espagne est le résultat d'événements si détournés de la voie commune, qu'en sortant aujourd'hui de la ligne droite qui lui est tracée, il retomberait presque fatalement dans le chaos. Il est à peine utile de rappeler que l'avènement d'Alphonse XII au trône d'Espagne, en 1872, avait fait revivre les prétentions de don Carlos. A la mort du roi la transmission de la couronne à sa fille, qui en était l'héritière constitutionnelle, donnait au prétendant, seul représentant du droit d'hérédité en ligne mâle, la chance de rouvrir les anciens conflits dont l'Espagne avait été déchirée pendant de longues années ; et il en aurait très probablement profité pour rallumer la guerre civile. Mais la naissance posthume d'un prince rétablit l'ordre régulier de succession, et le nouveau-né fut élevé au trône sans secousse sous la régence de sa mère Christine. Cet état de choses est depuis lors accepté par la généralité de la nation espagnole, et il peut se continuer encore s'il ne survient pas quelque catastrophe pour renverser le régime actuel. Mais la mort du jeune roi en ce moment serait précisément une de ces catastrophes prévues. L'héritage devrait revenir à sa sœur aînée, Maria de las Mercedes, princesse des Asturies, à qui son jeune frère avait été substitué en venant au monde, et la situation politique reviendrait exactement au point où elle était à la mort d'Alphonse XII, c'est-à-dire que don Carlos se prévaudrait de son droit de primogéniture en ligne mâle pour provoquer une levée de boucliers. Le rétablissement du jeune roi, que font pressentir les dernières dépêches, peut seul conjurer cette éventualité redoutable, qui se complique d'ailleurs d'autres incidents de grande importance dans la situation actuelle de la politique espagnole.

La reine Marie Christine Désiré Henriette Félicité Renier, née en juillet 1858, est la fille de l'archiduc Ferdinand d'Autriche et de l'archiduchesse Elizabeth. En novembre 1879 elle devint la deuxième femme du feu roi d'Espagne, Alphonse XII, dont la première femme, Maria de las Mercedes, fille du duc de Montpensier, était décédée en juin 1878, sans laisser d'enfants. Les deux filles de la reine sont l'infante Maria de las Mercedes, princesse des Asturies, née le 11 septembre 1880, et l'infante Marie Thérèse, née le 12 novembre 1882.

Le roi Alphonse XII est mort le 25 novembre 1885, et son fils, le présent roi, Alphonse XIII, est né cinq mois après, le 17 mai 1886. Sa sœur, Marie de las Mercedes, cessa alors d'être reine d'Espagne d'après la loi qui donne la préférence aux héritiers mâles.

Sa veuve, la reine Christine a déjà gagné les

cœurs d'un grand nombre des sujets de son fils. Elle a commencé à recueillir les premiers fruits de la politique qu'elle a adoptée un jour, elle disait au Capitaine-Général de Madrid, en montrant l'enfant-monarque, âgé de quelques mois à peine et dormant paisiblement :

" Mon dévouement aux intérêts de mon enfant et ma vertu seront pour moi une garantie de succès dans ma contrée adoptive pendant les seize longues années qui me séparent de la majorité de mon fils."

## UN MARIAGE PRINCIER EN AUTRICHE

Malgré son nom joyeux, Frohsdorff n'évoque en nos cœurs que de mélancoliques souvenirs. Mme la duchesse d'Angoulême, fille de l'infortuné Louis XVI et de Marie-Antoinette, la prisonnière du Temple, avait choisi le château de Frohsdorff pour y vivre les derniers jours de son triste exil et de son pèlerinage douloureux de la terre.

En mourant, elle le légua à la comtesse de Chambord et cette résidence, comme chacun le sait, fut celle du comte de Chambord qui ne put remonter sur le trône de ses pères.

C'est dans cette chapelle que les deux familles royale et impériale se pressaient autour des fiancés et, agenouillées au pied de l'autel, demandaient au Seigneur de répandre sur eux ses plus abondantes bénédictions.

Nous ne pouvons énumérer les noms des princes et des princesses d'Espagne, de Parme, de Bragançe, et des archiducs d'Autriche, de Toscane, qui formaient un splendide cortège vraiment royal.

Dona Blanca, désormais archiduchesse Salvador, habita longtemps Passy, où on garde à sa famille le plus respectueux souvenir.

Nous avons pensé faire plaisir à nos abonnés en leur offrant les portraits si charmants des jeunes mariés.

Dona Blanca aimait la France ; nous espérons qu'elle fera partager ses sympathies à l'archiduc.

## PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal.**—Joseph Lebœuf (\$50.00), 2151, rue Notre-Dame ; Madame Georges Miron (\$25.00), 1105, rue St-Jacques ; F. Poirier, 41, rue Amherst ; Alcide Chamberland, 113, rue Montcalm ; A. Gosselin, assistant-greffier de la cité ; Delle Joséphine Parent, 159, rue Jacques-Cartier ; Joseph Morrisseau, 276, rue Sanguinet ; Ed. Daulno, 3 avenue Beauchamp ; C. E. E. Authier, 2005, rue Notre-Dame ; Dame Louis Boucher, 4, ruelle Laurin ; O. J. Monday, 28, rue St-Louis ; Napoléon Labarre, 243, rue Maisonneuve ; Dame veuve Paradis, 131, rue Wolfe ; Lambert Désormeau, 162, rue Mont-Royal ; Frédéric Alarie, 66, rue Versailles ; G. Leblanc, fils, 629, rue Sanguinet ; J. O. R. Chevegny, 188, rue Montana ; Josepe Gladu (\$5.00), 302, rue Cadieux ; John Geo. Nelson, 419, rue Rachel ; Dr. E. E. Simard, 315, rue Richmond ; Dame M. Maillard, 721, rue Ste-Catherine ; Ludger Picotte, 54, rue Rachel ; Dame Edmond Gingras, 2344, rue Notre-Dame ; et E. Abel, 41 rue Ste-Elizabeth.

**Québec.**—J. B. Beaudoin (deux primes), 163, rue Richelieu ; Delle Philomène Moisan, 400, rue St-Jean ; Eugénie Pouliot, 80, rue des Fossés ; Edith Michaud rue St-Valier ; Arthur Paquet, 10, rue Colomb, St-Sauveur ; Delle Anna Gosselin, 99, rue Fleurie ; Charles Rousseau, 33, rue St-Paul ; Joseph Bourget, 9, rue St-Ours, St-Sauveur ; Louis Marchand, 112, rue St-Germain, St-Sauveur ; Delle Eugénie Gagné, 147, rue Richelieu ; Léon Rondeau, rue St-Valier, St-Sauveur ; Aldéric Légaré, 78, rue Ste-Gertrude, St-Sauveur.

**Richmond-Station.**—N. Pilote (\$15.00).

**St-Henri de Montréal.**—Dame Arthur Hébert, 3, rue St-Philippe.

**Hull.**—Maurice Bédard, rue Alfred.

**St-Hyacinthe.**—Armand Séguin.

**Trois-Rivières.**—Alfred Gauthier, rue St-Philippe.

## QUATRE-VINGTIÈME TIRAGE

Le quatre-vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER, aura lieu SAMEDI, le 1er FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

# VARIÉTÉS

Le recorder. — Dix piastres ou dix jours  
Le prisonnier. — C'est la première fois,  
Vôtre Honneur, que je vais gagner une  
piastre par jour.

Propos d'actualité :  
— Pourquoi donc appeler la maladie cou-  
rante du nom italien d'Influenza ?  
— C'est parce que beaucoup de gens ont  
pris les Italiens en grippe !

Médecin (à la femme d'un patient.) — Il  
faut absolument qu'il dorme ; voici quel-  
ques doses d'opium.  
La femme. — Quand les prendra-t-il ?  
Le médecin. — Mais ce n'est pas lui qui  
doit les prendre, c'est vous.

Le gamin d'un de nos amis avalait, il y a  
quelque temps, une pièce de dix cent.  
Cadet écrit l'autre jour à son père pour  
lui demander si cette aventure, a eu des  
suites fâcheuses et termine ainsi sa lettre :  
" Ernest a-t-il toujours des difficultés  
d'argent ? "

— Jean, que m'avez-vous fait pour dîner ?  
— Monsieur, une purée de pois aux croû-  
tons, un salmis de perdreaux et un rôti de  
bœuf.  
— C'est très bien, seulement vous ne ser-  
virez pas le salmis de perdreaux, j'ai un  
ami à dîner !

Entre braves.  
— Moi, dit l'un d'eux, j'ai été plus de  
vingt fois sur le point de me battre. Mal-  
heureusement, arrivé sur le terrain, mon  
adversaire me faisait toujours des excuses.  
Une fois, cependant, un jeune imprudent  
voulut s'entêter.  
— Et que fis-tu ?  
— J'eus pitié de lui, et je lui fis des ex-  
cuses. C'était bien mon tour, n'est-ce pas ?

Les mots de la fin :  
Au jeu des petits papiers, dans un salon  
de Londres :  
— Ou trouver une tête de femme abritant  
des secrets et ne les révélant pas ?  
— Sur un timbre poste.

## RECREATIONS DE LA FAMILLE

No. 554. — RECREATIONS MATHÉMATIQUES

Tout dernièrement, un vieux curé français  
paroissoit l'âge de notre église et l'âge de la  
vieille tour (qui est bien plus ancienne que  
vous savez) étaient tels qu'en les multipliant  
par le chiffre des unités, le produit donnait  
l'année de construction du monument, et si  
on divisait ces millésimes par le chiffre des  
unités on obtenait l'âge.

— Mais quel âge avait monsieur le curé à  
cette époque, demande la jeune institutrice ?  
— Vous le trouverez, répliqua le bon curé,  
en additionnant les chiffres des deux millésimes.

Le problème est donc de trouver en quelle  
année est né monsieur le curé et quelles sont  
les dates de l'église et de sa tour ; sous quels  
rois ont-elles été construites ?

No 555. — CHARADE

Enfant du luxe et de l'orgueil,  
Mon premier va comme on le mène  
Et mon second en demi-deuil  
Jase souvent à perdre haleine.  
Mon tout se plat à l'hôpital.  
Au Champ de Mars est nécessaire,  
Et guérit quelquefois du mal.  
Que le point d'honneur a fait faire,

SOLUTIONS

No 553. — Le mot est : Papier.

ONT DEVINE :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Raoul Vézina,  
Montréal ; E. Rivard, Ste-Cunégonde.

**AVIS AUX MÈRES.** LE SIROP CALMANT  
DE MME WINSLOW pour la dentition des  
enfants, est le médicament recommandé par  
les principaux médecins des États-Unis, et il  
est employé avec avantage depuis quarante  
ans par des millions de mères pour leurs en-  
fants. Pendant les progrès de la dentition sa  
valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de  
toute douleur, guérit la dissenterie et la di-  
arrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme.  
Il donne du repos à la mère en don-  
nant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bou-  
eille.

**THIS PAPER** may be found on file at Gro. F.  
Newell & Co's Newspaper Ad-  
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising  
contracts may be made for in NEW YORK.

# HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

80591



Le meilleur moyen de se rétablir  
après une attaque de froid ou  
de GRIPPE, est de faire  
usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE NOUVEAU

# 5 CTS NECTAR 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

(MONTREAL.

## HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse  
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à  
Montréal.



## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicieuse et rafraichis-  
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,  
empêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la cheve-  
lure. Indispensable pour les familles. 25 cts  
la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

## TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que  
exterminé la Dyspepsie, la Constipation, le  
Rhumatisme, Maladie du Foie et des Ro-  
gnons.

Faites-en un usage constant et vous jouirez  
d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

## E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

## VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

## ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'an-  
noncer que nous avons tou-  
jours en magasin les arti-  
cles suivants :

Les triples extraits ouil-  
naires concentrés de JONAS'

Huile de Castor en bou-  
teilles de toutes grandeurs

Mustarde Française  
Glycérine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi  
pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue,  
etc., etc.

## HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBOLS—10

Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-  
teur, propriétaire et manufacturier des cé-  
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-  
Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.  
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que  
pendant six mois j'ai été malade d'une dé-  
mangeaison et darts aux bras d'une souf-  
rance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes  
de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabri-  
quant de remèdes sauvages, dans l'espace de  
trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à  
l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 26  
rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-  
mont, Sherbrooke.

## La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000

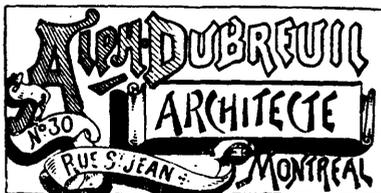
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



## SCIENTIFIC AMERICAN

ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and  
mechanical paper published and has the largest  
circulation of any paper of its class in the world.  
Fully illustrated. Best class of Wood Engrav-  
ings. Published weekly. Send for specimen  
copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1.  
MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

## ARCHITECTS & BUILDERS

A Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored  
lithographic plates of country and city residen-  
ces or public buildings. Numerous engravings  
and full plans and specifications for the use of  
such as contemplate building. Price \$2.50 a year,  
25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

**PATENTS** may be secured  
by apply-  
ing to MUNN  
& Co., who  
have had over  
40 years' experience and have made over  
100,000 applications for American and For-  
eign patents. Send for Handbook. Corre-  
spondence strictly confidential.

## TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Pat-  
ent Office, apply to MUNN & Co., and procure  
immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps,  
etc., quickly procured. Address  
MUNN & Co., Patent Solicitors.

GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-  
çons et filles, paraissant le  
vendredi de chaque semaine. Les abonnements  
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris  
et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10  
fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois :  
12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Dela-  
grave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

## DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mal-  
adies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage  
général. Des cas nombreux de démangeai-  
sons, darts, hémorrhoides, etc., réputés in-  
curables, ont été radicalement guéris par l'u-  
sage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démange ons de tout  
sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de darts.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et  
le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon  
de beauté, sert à embellir la peau et donner  
un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie  
essentiellement contagieuse disparaît en quel-  
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce  
savon a déjà produit les cures les plus admi-  
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-  
maciens. Expédiés par la poste sur réception  
du prix (25 cents).

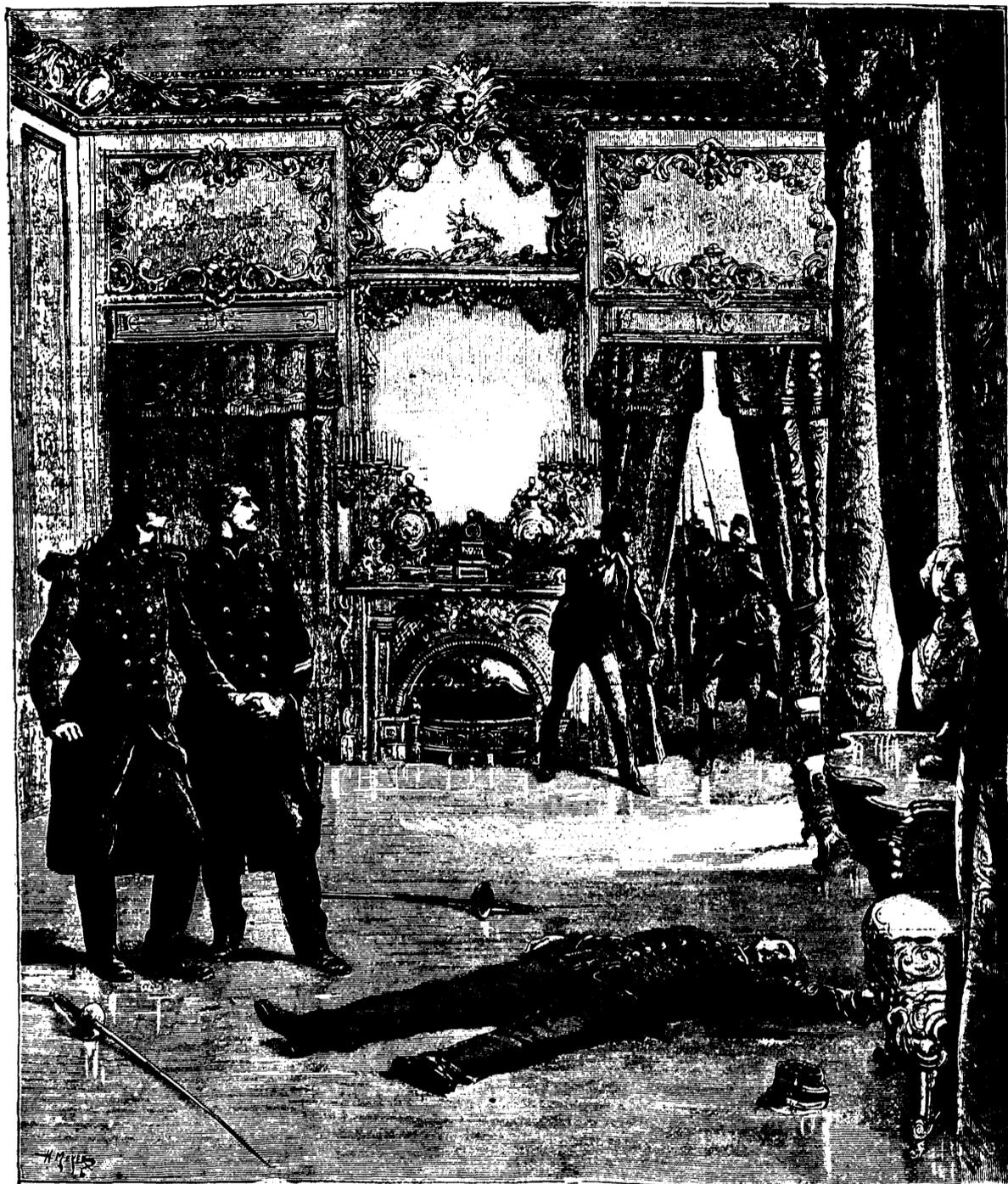
ALFRED LIMOGES, P. Q.

Saint-Eustache, P. Q.



## OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres  
et autres bijouteries pour 60 jours  
nous enverrons ce beau jou  
d'or fin plaqué à aucune adresse  
sur reçu de 32 cent en timbre de  
Post; et aussi enverrons sans  
autres charges notre grand catalogue de montres et  
bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux  
Agents. Ce jou est d'une qualité très fine et gar-  
rantie de durer des années et soutenir l'essai de  
l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seule-  
ment. Envoyez votre ordre immédiatement et vous  
recevrez un jou volant \$2.00 pour 32 cent.  
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.  
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

**FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"**

C'est la semaine prochaine que le "Monde Illustré" commencera

**LE REGIMENT,**

Grand feuilleton qui vient d'obtenir un immense succès à Paris. — **LE REGIMENT** sera un roman à sensation et d'une haute moralité. Le prologue se passe en 1859, en France, au moment de la guerre d'Italie, mais l'action militaire du roman commence vers 1883. C'est donc un roman contemporain. Tout le monde pourra et devra lire **LE REGIMENT**.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 25 JANVIER 1890

LES

## MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

—En ce cas, mon enfant, tu as raison... notre ami est décidément en retard.

Un voile de tristesse assombrit les traits de Merced.

—Il ne viendra peut-être pas, balbutia-t-elle.

—Voilà qui me surprendrait beaucoup, par exemple... ce serait la première fois, depuis...

Elle s'arrêta, et après une pause de quelques secondes—car elle ne rappelait jamais, sans émotion, le souvenir de ces tristes événements,—elle ajouta un peu plus bas :

—... Depuis que ton père est parti...

Elle pencha la tête et demeura absorbée dans ses tristes pensées.

—Peut-être est-il arrivé quelque accident aux chantiers ! fit Merced avec un tremblement dans la voix.

Et joignant les mains dans un geste angoissé :

—Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... fit-elle.

Arrachée à sa rêverie douloureuse par ces mots qui contenaient une véritable souffrance, Mme Mendès regarda sa fille et la voyant toute mince, toute pâle, elle l'attira à elle, la fit asseoir sur ses genoux comme lorsqu'elle était toute petite, et lui appuyant des deux mains la tête contre sa poitrine :

—Chère petite, dit-elle, pourquoi cette inquiétude... n'as-tu donc plus de confiance dans le bon Dieu ? crois-tu donc que sa justice ne sache pas

discerner celui qu'il faut frapper de celui qu'il faut au contraire soutenir ?

—Nous sommes si malheureuses, balbutia la jeune fille en laissant couler ses larmes... et vous savez, ma mère, quand une fois le malheur entre dans une maison... la porte demeure ouverte et d'autres malheurs suivent.

—Pauvre petite, si la Providence s'est apesantie sur nous, c'est que sans doute ton père et moi l'avons mérité ; sans doute, pendant les longues années que nous avons vécu si heureux, avons-nous oublié que toute cette félicité, c'était Dieu qui, de sa main ouverte, le répandait sur nous... et alors Dieu a refermé sa main... c'est justice... Mais, toi, qui nais à la vie, toi qui n'as jamais été que pieuse et douce, toi qui n'a pas eu, comme nous, le temps d'être ingrate envers le bon Dieu, pourquoi veux-tu qu'il te frappe ?

La jeune fille éclata en sanglots.

—Oh ! oui... fit-elle... ce serait bien méchant au bon Dieu... car...

Elle n'acheva pas sa phrase, et cacha son visage



Merced pleurait silencieusement.—Voir page 79, col. 2.

dans le sein de Mme Mendès.

—Mais calme-toi, je t'en prie, mon enfant, dit-elle, calme-toi... pourquoi ces larmes ? pourquoi ce désespoir ?... Il n'y a aucune raison pour interpréter, comme tu le fais, ce petit retard de M. Miquet.

Peu à peu, la grosse douleur de la jeune fille se calmait ; puis elle se redressa, passa ses mains blanches sur ses yeux, que les larmes avaient rougis, et murmura :

—C'est vrai, je suis folle... je vous demande pardon, maman.

Elle jeta ses mains autour du cou de Mme Mendès, et l'embrassa avec effusion.

—Pauvre maman, fit-elle, je vous attriste... comme si vous n'aviez pas assez de vos peines.

—Hélas ! répliqua Mme Mendès, les vieux sont faits pour souffrir... mais les jeunes...

Elle s'interrompit, fronça légèrement les sour-

cils, et ajouta :

—Il y a bien longtemps, ce me semble, que nous n'avons reçu des nouvelles de ton père.

—Peut-être le bateau a-t-il un retard... peut-être aussi mon père a-t-il manqué le courrier...

—Cette dernière supposition est inadmissible ; il sait combien anxieusement j'attends de ses nouvelles... cette fois-ci surtout, il avait une réponse importante à me donner... tu le sais.

Merced rougit, mais ne répondit rien.

—Il faut, en effet, poursuivit Mme Mendès, régler la situation de M. Miquet... vous ne pouvez tous les deux demeurer à l'état de perpétuels fiancés.

—Sans compter que M. Jacques étant mon mari, vous pourrez vous appuyer sur son bras comme sur celui d'un fils, ajouta Merced.

—Chère enfant... fit la mère, en l'enveloppant d'un regard maternellement tendre.

De nouveau, les yeux de la jeune fille se portèrent vers la pendule.

—Neuf heures vont sonner, dit-elle tristement.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier, puis on heurta à la porte.

—Enfin ! s'écria Merced en appuyant la main sur son cœur pour en comprimer les battements, le voici !

Et elle se précipita pour ouvrir au visiteur.

C'était bien Jacques ; il souhaita le bonsoir à Mme Mendès d'un air visiblement préoccupé, tendit la main à Merced, qui la sentit trembler dans la sienne ; puis il s'assit, et baissa la tête comme quelqu'un qui a des choses graves à dire, et ne sait par laquelle commencer son récit.

La jeune fille le regarda quelques secondes, puis le rayon de soleil qui, à l'arrivée de son fiancé, avait illuminé son visage, s'éteignit, et elle s'assit, elle aussi, dans le coin le plus sombre de la pièce, pour dissimuler son trouble et sa pâleur.

—Vous avez monté l'escalier trop vite, monsieur Jacques, dit Mme Mendès.

Le jeune homme secoua la tête :

—Non, madame, répondit-il d'une voix altérée, ce n'est pas cela....

—Vous avez du chagrin ; s'écria Merced, que son affection pour le jeune homme rendait plus perspicace.

Jacques hésita avant de répondre, puis enfin : —J'ai reçu une lettre de France, dit-il seulement.

—Mme votre mère est malade ? fit la jeune fille en se levant, et en venant vivement à lui.

—Non, mademoiselle ; grâce à Dieu, la chère femme se porte bien, et ses nouvelles sont excellentes ; mais....

Et il s'arrêta comme effrayé de ce qui lui restait à dire.

—Mais quoi ? demanda Merced, saisie soudainement d'une indéfinissable inquiétude.

—Ma mère est très malheureuse de ne m'avoir pas auprès d'elle.... continua avec abattement le jeune homme, dont l'émotion entrecoupait les phrases ; elle s'est préoccupée de me chercher une situation à Paris....

—Et.... elle a trouvé ?.... murmura Merced défaillante.

En prononçant ces mots, la jeune fille dut s'appuyer au dossier d'une chaise ; ses jambes tremblantes semblaient vouloir se dérober sous elle.

—Hélas !.... oui, reprit Jacques, qui, la tête baissée et absorbé par son profond chagrin, ne remarqua pas la pâleur et la voix altérée de la jeune fille.

—Et c'est une belle situation ? demanda Mme Mendès.

—Il paraît, madame, répondit tristement le jeune homme ; un vieil ami de mon père, qui possède une usine aux environs de Paris, s'est souvenu de moi : l'ingénieur qui dirige ses travaux le quitte, et il m'offre de le remplacer avec douze mille francs d'appointments.

—Il faut accepter ! fit vivement Mme Mendès... c'est une très belle position.

—Très belle, en effet, murmura Jacques d'un ton désolé.

Merced qui l'examinait à la dérobée, demanda :

—Il a, sans doute, de la famille, cet ami, le propriétaire de l'usine ?

Surpris par cette question, Jacques regarda la jeune fille ; mais elle avait les yeux baissés.

Néanmoins, il crut remarquer sur ses joues une furtive rougeur.

—Il n'a qu'un fils, répondit-il.

—Ah ! fit la jeune fille en respirant plus librement.

—Ce fils, ajouta Jacques, qui crut bon de fournir quelques détails, est capitaine d'état-major ; il n'avait point de goût pour l'industrie et, en sortant de l'École polytechnique, il est entré dans l'armée.... c'était un de mes meilleures camarades.

—Enfin, vous devez être bien heureux ! dit Mme Mendès ; vous allez retrouver votre mère... elle vivra sans doute avec vous.

—Certainement, nous ne nous quitterons plus... ah ! je vais être bien heureux....

Et il soupira ces mots du ton d'un homme qui est, en réalité, le plus malheureux du monde.

Mme Mendès regarda Merced ; la jeune fille était d'une pâleur effrayante.

—Votre départ est proche ? demanda-t-elle.

—Il me faut être en France avant cinq semaines.... je m'embarquerai sans doute après demain....

—Il y eut un long silence.

—Sans doute, avez-vous dit tout à l'heure, fit au bout de quelques instants Mme Mendès.... n'êtes-vous donc encore point tout à fait décidé ?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite ; puis enfin, d'une voix basse et que les sanglots étranglaient :

—J'ai dit : sans doute, répliqua-t-il.... parce que je suis bien malheureux....

Et tout de suite, il ajouta :

—Ma mère, que j'aime, que j'adore du plus profond de mon âme, est là-bas, seule, âgée, coulant tristement les derniers jours qu'il lui reste encore à vivre.... mon amour, mon devoir me commandent de saisir avec empressement l'occasion inespérée qui se présente de l'aller rejoindre et d'en-

tourner la fin de sa vie de mes soins, de mes tendresses....

Il s'arrêta pour lutter contre l'émotion qui l'étreignait et poursuivit :

—Il me faut donc partir.... partir en laissant ici celle à laquelle j'ai consacré toute la portion de mon cœur qui n'appartient pas à ma mère, celle à laquelle j'ai voué ma vie.

Merced pleurait silencieusement.

—Mes pauvres enfants, dit Mme Mendès, que cette double douleur poignait profondément.... si je pouvais faire quelque chose pour vous, Dieu m'est témoin qu'aucun sacrifice ne me coûterait pour assurer votre bonheur, et malgré le déchirement horrible qu'une séparation semblable me causerait—s'il était possible de le faire—je vous marierais tout de suite et vous emmeneriez votre femme.

La jeune fille se jeta dans les bras de sa mère.

—Te laisser ici, seule, malheureuse.... oh ! jamais, maman.... jamais !....

Et se tournant vers Jacques, elle lui dit :

—Vous me comprenez, n'est-ce pas.... puisque c'est parce que votre mère est seule et malheureuse que vous l'allez rejoindre.... puis-je abandonner la mienne ?

Il ne répondit rien. La conduite de la jeune fille n'était-elle pas le reflet exact de la sienne ?

En ce moment, on frappa à la porte.

Tous les trois tressaillèrent, se regardèrent, et Mme Mendès murmura :

—Qui peut venir à cette heure ?

Merced, avec un pressentiment inexplicable au cœur, s'en fut ouvrir et revint précipitamment, ayant à la main une lettre.

—Voici des nouvelles de mon père, dit-elle d'une voix tremblante en tendant la lettre à sa mère.... L'enveloppe porte le cachet de Buenos-Ayres.

La bonne dame adressa à Jacques un regard qui semblait lui dire d'espérer ; elle déchira l'enveloppe, déplia la missive ; mais devant ses yeux troublés par l'émotion, les lettres dansaient dans un tourbillon vague.

—Mon Dieu ! fillette, je suis trop émue.... je n'y vois rien.... lis-moi cela, mon enfant.

—Tout haut ? demanda Merced.

—Oui, tout haut ! M. Jacques n'est-il pas le confident de toutes nos misères, et ne doit-il pas connaître, en même temps que nous, la joie que contient cette lettre, si toutefois, c'est une joie qu'elle nous apporte

Tout ému, Jacques serra silencieusement la main de la brave dame.

Merced commença sa lecture :

« Ma chère femme, écrivait le général, enfin mes efforts ont été couronnés de succès ; mais je dois ajouter que mes efforts eussent certainement été vains, si les lettres de recommandations du consul de France à Panama, pour son collègue de Buenos-Ayres, n'étaient venu à la rescousse : c'est encore à M. Miquet que je suis redevable de toute la bienveillance que l'on me témoigne ici, comme je lui suis redevable de la liberté....

La jeune fille s'interrompit pour jeter à Jacques un regard chargé de reconnaissance.

—Mon cher monsieur Jacques ! balbutia-t-elle.

—Mademoiselle, balbutia-t-il, je vous assure que le général exagère....

Merced continua :

« Je pars demain pour les prairies Rio-Vermejo, où je suis chargé, pour le compte d'un des plus riches propriétaires de la République Argentine, de la surveillance générale d'immenses troupeaux de bœufs et de chevaux.... C'est une existence un peu sauvage, mais qu'il n'est pas pour me déplaire. Elle aura d'ailleurs une conséquence qui est conforme, si non à mes désirs, du moins à ma volonté....

—Que veut-il dire ? fit Merced en s'interrompant.

Le visage de Mme Mendès s'assombrit davantage encore et elle murmura avec un soupir douloureux :

—Pauvre cher ami, rien de ce que je lui ai écrit n'a pu le faire revenir sur sa détermination.

Puis tout haut, avec une gravité singulière :

—Continue, mon enfant, dit-elle.

« Mes appointments sont de mille piastres par an pour débiter, avec un intérêt dans les bénéfices

de l'exploitable, ce qui, m'a-t-on assuré, pourra me donner encore un millier de piastres. Pour vivre dans les conditions de très grande simplicité que comporte cette surveillance, cinq cents piastres me suffiront amplement.... tout le surplus, je vous l'enverrai à Paris....

Merced s'interrompit.

—A Paris ! répéta Mme Mendès, doutant que ses oreilles eussent bien entendu.

—Continue.... continue, reprit Mme Mendès.

Mais la jeune fille dont les yeux étaient obscurcis par les larmes, secoua la tête.

—Je ne puis plus, balbutia-t-elle.

Et elle tendit la lettre à sa mère.

Fébrilement, celle-ci fouilla dans sa poche y prit ses lunettes qu'elle assujetti sur son nez ; puis rapidement, à mi-voix, relut la lettre depuis le commencement, cherchant le passage où Merced s'était interrompue.

Alors, se raidissant contre l'émotion qui l'étreignait à la gorge, la vieille dame continua :

« Car, je ne veux pas que vous veniez partager ma vie aventureuse ; d'abord, ce serait trop pénible pour vous ; je vais vivre à plus de cinquante lieues dans la plaine. Vous auriez pu, il est vrai, venir vous installer à Buenos-Ayres, où j'aurais fait un voyage de temps à autre. Mais je n'ai pas mérité cette douce consolation.... et je veux la mériter ; il faut que j'expie les torts que vous a faits ma folle conduite....

Merced laissa échapper un sanglot tandis que deux grosses larmes roulaient silencieusement sur les joues flétries de Mme Mendès.

La physionomie de Jacques s'était faite grave subitement, car, dans le fond de sa conscience, il approuvait le langage du général ; néanmoins, il murmura :

—M. Mendès exagère.

La bonne dame essuya ses lunettes, et continua :

« Donc, vous partirez pour Paris ; vous y aurez une existence plus calme, plus en harmonie avec vos goûts, loin de ce triste pays où peut-être des haines de partis vous tourmenteraient, et dont l'accès m'est du reste interdit à jamais.... La France d'ailleurs, ne va-t-elle pas devenir la nouvelle patrie de notre fille ; car, ma chère femme, il est plus que temps de songer au bonheur de cette chère Merced ; il est plus que temps de donner à l'époux que son cœur s'est choisi, le droit de sécher les larmes que j'ai fait couler et de ramener le sourire sur ses lèvres....

Merced cacha, entre ses mains, son visage tout rouge de confusion.

Jacques, lui, se leva et s'écria avec un éclair de joie dans la prunelle :

—Ah ! ce bon général !.... ce bon général !

Il n'en put dire davantage ; mais prenant la main de Mme Mendès, il la porta à ses lèvres et y déposa un affectueux baiser.

La bonne dame sourit tristement et poursuivit :

« Par ce même courrier, j'adresse au ministre de Colombie à Paris, mon consentement à ce mariage, qui, tout en comblant les vœux de notre chère fille, comble également les miens, puisqu'il assure son avenir et te donne, à toi, un protecteur dévoué, jusqu'au moment où, ma folle tête calmée par la solitude, je me jugerai digne de venir reprendre place au foyer, au milieu des êtres qui me sont chers. »

FIN.

## NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, un grand roman nouveau :

# LE REGIMENT

Le prologue se passe en 1859, en France, au moment de la guerre d'Italie, mais l'action militaire du roman commence vers 1883. C'est donc un roman contemporain.

L'auteur dépeint la vie militaire actuelle et montre que, si elle s'est transformée dans ses détails, le dévouement, la grandeur, l'abnégation et le patriotisme de l'armée sont restés les mêmes. Tout le monde voudra lire LE REGIMENT.

# Le triomphe de la Science

FANTAISIE HUMORISTIQUE

—M. Louis Vernet, de Paris ? fit Nathaniel Simpson en regardant une carte. Attendez !

Il prit sur son bureau un répertoire d'adresses qu'il feuilleta rapidement.

—All right ! Faites entrer.

Notre ami Louis Vernet entra.

—Vous vous êtes rappelé mon nom ? dit-il en serrant la main que lui tendait le Yankee. Ça, c'est admirable.

—Pas admirable du tout. Très simple, au contraire. Tenez.

Et l'Américain montra du doigt à son visiteur une ligne écrite sur son répertoire :

"M. Louis Vernet, de Paris. Invité à déjeuner quand il passera à Chicago."

—Avec ça, fit-il en frappant du plat de la main sur le livre, je suis sûr de ne rien oublier !

—Même une liaison aussi brève que la nôtre. Car, enfin, combien de temps nous sommes-nous connus ?

—Une soirée, pas davantage.

—Et encore, autour d'une table fort gaie, où vous sabiez vigoureusement le champagne en l'honneur de Foxhall, vainqueur du grand prix de Paris !...

—Chut ! fit l'Américain avec un sourire. Ici, je ne salue rien du tout, que l'encre fraîche de mes livres de commerce. Austère, ici, très austère. Tout à l'heure, à déjeuner, nous nous rattrapions.

—Ah ! ah ! c'est ici le sanctuaire du travail. Et que faites-vous ? Toujours des rails en papier ?

—Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité : les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter : la nature. Elle n'est pas de force.

—Vraiment ?

—C'est prouvé. Depuis trois ans, j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait ; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande ; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

—Qu'est-ce que vous fabriquez ?

—Des œufs.

—Sans poules ?

—Evidemment.

—Vous voulez rire !

—Je ne ris jamais en affaires.

—Parbleu, je serais curieux de voir ça !

—Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain, ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes, remplis d'œufs d'un blanc superbe, s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

—Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve ? c'est le jaune. Et cette autre-ci ? c'est le blanc.

—Et qu'est-ce que c'est que ce jaune ?

—Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

—Et ce blanc ?

—Trop long à vous expliquer : un résultat chimique identique au blanc d'un œuf véritable.

—Parfait. Mais la coquille ?

—Tournez-vous. On en fait sous vos yeux.

—Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans ?

—L'enfance de l'art. Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le premier contient le jaune, le second le blanc, le troisième la pellicule blanche de l'œuf, la quatrième l'écaille de gypse qui formera la coquille. Vous avez senti, en entrant ici, un changement de température ? Ce

froid est nécessaire. Vous allez voir pourquoi. Dans le premier compartiment, on verse le jaune à l'état de farine assez épaisse ; il y prend une forme ronde et s'y congèle. Après quoi, il passe dans le second compartiment où il s'entoure de blanc, et, par un mouvement rotatoire, prend une forme ovale : il s'y congèle aussi. Puis il passe dans le suivant, où il se revêt d'une légère pelure ; et enfin, dans le dernier, l'écailleur, où il complète son costume. L'œuf est fait ; on le place sur les plateaux sécheurs que voici, où l'écaille sèche tout d'un coup, tandis que l'intérieur se dégèle. Et voilà l'objet. Une poule ne ferait pas mieux.

—Ni meilleur ?

—Ni meilleur. Tenez, en voici un qu'on vient de cuire à votre intention. Goûtez-le.

Louis Vernet vida d'un trait la moitié de la coquille.

—Exquis ! déclara-t-il.

—Eh bien, voilà ce que je peux vous livrer à treize dollars le mille, un peu plus de soixante-dix francs. Trouvez-moi des poules pour travailler régulièrement à ce prix-là !

—Et combien de temps se conservent-ils vos œufs postiches ?

—Indéfiniment. Celui que vous venez de manger avait un an. Voyez, la date était marquée dessus. Autre avantage : la coquille étant plus épaisse et plus dure que celle de l'œuf naturel, c'est une garantie pour l'expédition. Presque jamais de casse.

—Et vous êtes le seul à opérer ce tour de force ?

Le front de Nathaniel Simpson se rembrunit.

—Le seul ? dit-il, non. J'ai un concurrent.

—Aussi fort que vous ?

—Plus fort que moi. Il a trouvé le moyen de donner à ses œufs, à volonté, le goût des œufs d'oie ou de canard. Ce gueux de Campbell est un malin ! Mais c'est égal, tôt ou tard je l'enfoncerai. C'est une idée fixe, en attendant allons déjeuner.

\* \* \*

—Naturellement, dit Nathaniel Simpson à son hôte, en se levant de table, vous êtes venu à Chicago pour notre Exposition. Qu'est-ce que vous en dites ?

—Très intéressante. Le phonophotosténotypobiographe m'a surtout frappé d'admiration, et j'avoue que je suis resté bouche bée devant cet instrument qui, en moins d'une minute, et sur une simple question que vous lui adressez, vous rend du même coup votre photographie, le son de votre voix, votre phrase imprimée, un *fac-simile* de votre écriture et la date de votre naissance.

—Peuh ! la dernière création d'Edison... Dans un an, ce sera dépassé. Mais avez-vous vu mes œufs ?

—Non.

—Nous allons les voir. Un quart d'heure après, Nathaniel Simpson et Louis Vernet étaient arrêtés devant une vitrine sous laquelle plusieurs douzaines d'œufs étaient étalés, entre une double rangée d'étiquettes, la candeur immaculée de leurs ventres rebondis.

A côté, sous une seconde vitrine, d'autres œufs étaient exposés, mais ceux-là de diverses grosseurs, et avec un plus grand luxe d'étiquettes. Trois pancartes les dominaient, portant les mentions suivantes : Œufs de poule — Œufs d'oie — Œufs de canard.

—C'est la vitrine de ce gueux de Campbell, dit Simpson. Il n'y a pas à dire : c'est lui qui aura le prix !

—Dites donc, fit Louis Vernet, vous avez un rayon de soleil en plein sur vos œufs. Vous ne craignez pas que ça les abîme ?

—Non ; ils sont garantis bon teint. Et puis nous sommes en hiver. Le soleil n'est pas bien méchant. La preuve, c'est que, si l'Exposition n'était pas chauffée, nous y gèlerions bel et bien. N'est-ce pas, Jim ?

Un gardien s'approcha.

—C'est vrai, monsieur Simpson, dit-il, le calorifère n'est pas de trop.

Louis Vernet était resté devant la vitrine de son hôte, le menton dans la main, comme plongé dans une profonde méditation.

Soudain, il releva la tête avec un sourire.

—Dites donc, fit-il en prenant le bras de Simpson, qu'il entraîna dans un coin. Combien donneriez-vous pour enfoncer votre concurrent ?

—Campbell ? Tout ce qu'on voudrait.

—Mille dollars ?

—Une misère...

Deux mille, s'il le faut !

—Mille suffiront. M'ouvrez-vous ce crédit ? Je vous réponds du succès.

Nathaniel regarda son hôte.

—Je n'y comprends rien, dit-il. Mais c'est égal, marché conclu !

—Bien. Laissez-moi seulement cinq minutes. Je vous rejoins à la sortie.

Dès que Simpson se fut éloigné, Louis Vernet appela le gardien d'un signe. Au bout de trois minutes de conversation à voix basse, il tira son portefeuille et remit à l'homme quelques billets de banque.

—Le reste dans quelques jours au plus, lui dit-il en s'en allant.

Huit jours après, comme il parcourait son journal, Nathaniel Simpson fit sur son fauteuil un tel bond qu'il faillit jeter son bureau par terre.

Voici ce qu'il venait de lire :

"Le triomphe de la Science. — Cette nuit s'est produit, à l'Exposition, le phénomène le plus extraordinaire du siècle. Tout le monde a remarqué les curieuses vitrines d'œufs artificiels de MM. Campbell et Simpson. Or, dans celle de ce dernier, voici le spectacle véritablement stupéfiant qu'on a vu ce matin : un des œufs était à moitié brisé, et, par l'ouverture de la coquille, passait la tête d'un petit poulet parfaitement vivant. Les précautions méticuleuses qui ont été prises pour la réception et la conservation des produits exposés, ne laissant aucune place à l'hypothèse d'une supercherie impossible, une seule conclusion peut être tirée de ce fait merveilleux : c'est que M. Simpson a poussé l'imitation de la nature à un tel point, qu'il a dérobé à celle-ci son dernier secret. Nul doute qu'une récompense éclatante ne vienne consacrer ce résultat vraiment prodigieux du génie scientifique, qui est destiné à faire époque dans les annales de l'humanité."

Le journal tomba des mains de Nathaniel Simpson, médusé. A ce moment, Louis Vernet entra dans son bureau, tenant à la main un numéro de la même feuille.

—Le gardien Jim, dit-il, est un brave homme, qui a bien gagné ses mille dollars. L'œuf de poule qu'il a glissé dans votre vitrine ne lui a pas coûté, il est vrai, plus de trois sous. Mais il peut garder la différence. Quand à votre soleil d'Amérique, c'est un paresseux qui n'entend rien à son métier ; et sans une prise de chaleur adroitement pratiquée dans le tuyau du calorifère, vous attendriez encore votre poulet fantastique, monsieur Simpson !

Nathaniel Simpson éclata d'un rire formidable.

—Diable de Français, va ! s'écria-t-il. Il n'y a encore que vous pour avoir des idées pareilles... Seulement, vous allez avoir une mort d'homme sur la conscience. Ce gueux de Campbell va sûrement en erever de dépit !

JOSEPH MONTET.

Pour être heureux en ménage :

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur. Reconciliez-vous, embrassez-vous après vos petites querelles. Réglez vos dépenses sur vos revenus. Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous vous faisiez la cour. Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement. Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange. Que la femme soit aussi douce pour son mari qu'elle l'était pour son amoureux. Que les provisions de combustibles soient faites pendant l'été. Rappelez-vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur. Qu'il y ait moins de beaux costumes pour la rue et des robes très propres pour la maison. Ne prodiguez pas les "cher" en public et soyez polis entre vous. Que les maris et les femmes sachent s'amuser ensemble et ne pas dégénérer en véritables machines. Le plaisir et le repos sont nécessaires à la nature humaine. On a tort d'essayer de s'en passer.